

## **De l'Utopie au communisme du communisme à l'utopie l'exemple français**

**Yolène Dilas-Rocherieux**

Si l'on ne peut nier l'évidente relation du communisme à l'utopie, il ne faut pas pour autant n'y voir que de l'utopie. En effet, si les notions de nouveau monde, de cité parfaite ou d'homme nouveau nous renvoie à l'idée communiste, doit-on ignorer, du communisme primitif au kolkhoze, ces formes spécifiques d'organisation économique et sociale qui, au cours de l'histoire, ont imposé cette règle, "ni tien, ni mien" ?

Il faut ici faire la part entre l'imaginaire et le concret en rappelant que l'utopie, par essence, est l'envers positif d'un présent honni (endroit négatif), et ceci sur le pointillé d'une frontière qui sépare l'histoire de l'humanité d'un monde de nulle part. Il ne peut donc être question d'assimiler, d'une manière par trop simpliste, le communisme à l'utopie et de le percevoir comme une simple quête chimérique. En fait, l'étude du communisme dévoile une relation à l'utopie qui est tout autre.

En tant que système, le communisme n'est pas une utopie ; il est doctrine, objet de science ou encore expérimentation. Mais en tant qu'aspiration à une autre société, on doit reconnaître que le communisme est à la porté par l'utopie et porteur d'utopie.

Porté par l'utopie, parce qu'il s'inscrit dans la lignée de tous ceux qui ont tenté de traquer le mal suprême des civilisations et d'en trouver le remède à travers le dessein d'un monde parfait.

Porteur d'utopie, parce qu'il projette des images explicites sur les contours d'une future société en gardant le fil conducteur de l'utopie communiste : le mal suprême est tout entier dans l'appropriation individuelle des richesses.

Par la spécificité de son histoire et de son expérience, le PCF se présente comme l'idéal-type de cette double relation à l'utopie. Ses racines sont profondément ancrées dans le terreau de notre histoire et les liens qui se sont tissés avec l'URSS ont fait de lui le véhicule porteur d'une nouvelle utopie.

### **Le PCF porté par l'utopie**

Dans ses diverses publications, le PCF a fait écho à Marx et à Engels en tentant de faire la part entre les utopies matricielles (entre autres, Platon, More, Campanella), pour reprendre les termes de Miguel Abensour <sup>1</sup>, et les utopies socialistes et communistes du début du XIXe siècle. Le refus d'une filiation directe entre ces premières utopies et le communisme moderne tiendrait en trois points :

- les utopies matricielles sont l'œuvre qui, par la description d'un monde parfait, exprimaient leurs difficultés à vivre une expérience où s'affrontaient mysticisme et rationalisme ;
- elles ne sont que des projections figées, coupées du monde réel, puisque aucune étape de passage ne les introduits ;
- enfin, elles n'ont jamais été portées par un mouvement de contestation ou de révolte d'une partie du peuple et n'ont jamais touché celui-ci d'une manière quelconque.

Le refus de reconnaître la filiation entre utopie et communisme découle en fait de bien autre chose. Le communisme moderne se veut processus, mouvement porté par la double dynamique que sont une théorie scientifique révolutionnaire et une praxis prolétarienne. reconnaître une quelconque continuité de pensée entre les grands utopistes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles et les théoriciens communistes, c'est prendre le risque de faire resurgir la part d'archaïsme contenu dans le communisme et de déstabiliser une doctrine qui s'inscrit dans la double conflictualité capitalisme/communisme, bourgeoisie/prolétariat.

Aussi affirme-t-on que le, communisme est uniquement d'essence matérialiste, situé dans la lignée de ceux qui pensaient que le monde n'est l'œuvre ni de Dieu ni d'une pensée ou d'une idée qui préexistait à la matière, mais s'explique entièrement par les lois de la matière en mouvement. Sur ce

---

<sup>1</sup> "Le nouvel esprit utopique", Paris, *Cahiers Bernard Lazare*, 1990.

point, Georges Cogniot, dans un ouvrage de 1955, *Lucrèce, de la nature des choses*<sup>2</sup>, rejetait toute idée de filiation des théories utopiques de Platon et d'Aristote avec le communisme, l'unique source étant selon lui le matérialisme dialectique.

Dans le prolongement de Démocrite et d'Epicure, Lucrèce serait à la base de ce matérialisme. Cogniot situait ainsi le communisme hors du creuset dans lequel l'avait placé Karl Popper en 1940 ; selon ce dernier, le communisme s'inscrit dans les thèses historicistes qui postulent que l'histoire, contient en elle-même le passé et le futur des sociétés. Deux périodes marqueraient cette théorie :

- la période platonicienne où le changement est vécu comme dégénérescence ;
- la période hégélo-marxiste où le changement est implicitement et radicalement chargé de positivité.

Roger Garaudy est certainement celui par qui furent réfutées les utopies matricielles dans la formation du communisme moderne. Il ne s'agissait pas pour lui de nier l'existence de précurseurs, mais de faire le tri et de ne reconnaître que ceux qui, par leur pensée et leurs actions, ont eprmis d'amorcer la transition vers le socialisme scientifique.

Le but visé entre 1946 et 1950 par Roger Garaudy, était de démontrer que le communisme n'est pas une émanation de Moscou, mais qu'il est né en France il y a plus d'un siècle. Deux sources émergent alors, la matrice-matérialiste du XVIIIe siècle et la matrice-science, œuvre de Marx et d'Engels.

Sur le terrain de la pensée française, Garaudy pose trois jalons :

- les textes explicites et critiques sur la société et ses inégalités avec les matérialistes français du XVIIIe dont Morelly (1755), reconnu comme le premier théoricien du communisme moderne. Et pourtant, Morelly est bel et bien un utopiste, dont les écrits *Code de la nature* et *La Basiliade*, s'inspirent directement de Platon, de Thomas More et de Campanella. Aussi, ce qui est retenu ici c'est davantage la méthode analytique qu'un modèle de société exprimé par le biais de la fiction. Dans son œuvre, Morelly aurait laïcisé la morale et la politique, à partir de l'expérience historique ; il aurait mie en avant la praxis en affirmant que pour changer l'homme, il faut changer le monde. Aussi Garaudy affirme-t-il "que le communisme continue le rationalisme cartésien, celui qui renouvela les sciences par une méthode matérialiste que les philosophes français appliquèrent à la vie sociale"<sup>3</sup> ;
- le second jalon se situerait au cœur de l'expérience de la première Révolution française et de ses retombées avec la fusion entre théorie et pratique grâce aux apports de Robespierre, Saint-Just et Babeuf ;
- L'action des babouvistes représente le troisième jalon en fondant la critique du capitalisme naissant et la nécessaire organisation du monde de la production contre la bourgeoisie.

Le reste ne serait que péripétie, dans une période où l'échec du babouvisme laisse le rêve envahir le mouvement de contestation. certains utopistes sont alors reconnus, non parce qu'ils ont proposé un plan futur de société, mais pour leur apport théorique et critique sur le terrain de l'anti-capitalisme.

Dans ce sens, trois novateurs sont désignés, Saint-Simon, Fourier et Owen. En rapport à leur temps, leur est reconnu le fait d'avoir mis en avant les contradictions du capitalisme, l'articulation entre progrès et travail industriel, l'opposition de classe et le rôle dynamique du monde ouvrier. Ces penseurs seraient ainsi des précurseurs en matière d'idées, d'émancipation, de dénonciation, mais resteraient radicalement bourgeois sur le plan de l'action. Sur ce point, Thorez écrivait en 1934 : "Nous sommes fiers d'être les descendants et les continuateurs des géants de 1793, des héros de février et de juin 1848, des glorieux communards de 1871. Nous revendiquons l'héritage spirituel des grands Encyclopédistes français du XVIIIe siècle, qui préparèrent la Révolution par leurs écrits et dont le matérialisme approfondi, développé, est à la base de la théorie du matérialisme historique, à la base de la doctrine générale de Marx et Lénine".<sup>4</sup>

De ce point de vue, l'utopie et le communisme ne peuvent donc venir s'inscrire sur la même portée historique. Mais de la théorie au discours, le chemin diverge et prend régulièrement des directions diverses. Car à la lecture de la presse communiste, nous retrouvons sans cesse les

---

<sup>2</sup> Paris, Editions sociales, 1955?

<sup>3</sup> "Les sources françaises du marxisme-léninisme", *Cahiers du communisme*, décembre 1946, p. 1124.

<sup>4</sup> *Almanach ouvrier et paysan*, 1957, p. 206.

marques d'une mémoire restée identique depuis des siècles, quête d'une possible émancipation de l'homme à travers un projet descriptible dans ses formes. Cette mémoire se nourrit de l'idée de bonheur, ni individuel ni égoïste, mais produit du groupe dans l'échange et la complémentarité. C'est sur ce terrain, que nous retrouvons les traces de l'héritage utopique.

Certains auteurs comme Thomas More (1516) ou Campanella (1623) ont assis les fondements d'une société particulière où l'absence d'inégalité laisse apparaître un monde heureux, exempt des maux liés à l'enrichissement individuel. De la même façon, ils ont désigné les moyens de son organisation avec la propriété collective, le travail comme dette sociale, la suppression de l'Etat et la séparation totale entre le producteur et le produit de son travail. En reconnaissant dans la formule "à chacun selon ses besoins", les bases mêmes du communisme abouti, le PCF éprouve bien des difficultés à nier cette relation.

Par contre, les historiens soviétiques ont fait une place d'honneur aux utopies matricielles en reconnaissant leurs aspects émancipateurs et critiques, et surtout en les plaçant dans la grande famille du communisme, sur la base d'une distinction radicale entre utopie bourgeoise ou socialiste et utopie communiste. Ainsi, l'historien G. Koutcherenko, dans un ouvrage intitulé *La pensée sociale française au XVIIIe et au début du XIXe siècle*, publié en 1989 en français, écrit : "Les publications et les traductions de l'*Utopie* [de Thomas More] en France, les jugements que cette œuvre inspira dans les écrits des humanistes français, telles sont pour l'historien les sources fondamentales et pratiquement les seules permettant d'étudier les particularités de la propagation des idéaux communistes au XVIe siècle dans ce pays." <sup>5</sup>.

Dans ce sillage viennent se placer le curé Meslier, Deschamps, Mably, Morelly, Babeuf et de nombreux partisans de la communauté des biens. Mais cet héritage reconnu par les Soviétiques est trop lourd pour un PCF qui doit radicalement se dissocier du socialisme ou encore des mouvements qui se réfèrent à un passé français où le marxisme n'a pas totalement sa place.

Pour les communistes français, l'utopie est une appréhension de la société selon le désir ou l'imagination <sup>6</sup> et nullement, pour reprendre la formulation d'Ernst Bloch, "l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation" <sup>7</sup>. Aussi le PCF a-t-il utilisé une double stratégie en ignorant les utopies matricielles dans les études théoriques et en les utilisant à dose homéopathique dans les écrits de propagande. C'est pourquoi on se réfère aux premières utopies quand il s'agit de démontrer, face aux "réactionnaires" ou aux "frileux", que le communisme est une aspiration populaire millénaire, porté par des penseurs aussi divers que Platon, More, Campanella, Rousseau, Saint-simon et Fourier.

Dans ce but, *L'Almanach de la voix du peuple* reproduisait en 1946 les portraits de ces six penseurs en les unissant sous la devise : "Bonheur pour tous, grande équité sociale, tel fut le rêve des hommes les plus intelligents et les plus généreux de toutes les époques et de toutes les nations." <sup>8</sup> Ainsi, en théorie on ne retient que la filière matérialiste, tout en se laissant aller à dévoiler les contours d'une autre société. Et c'est sur ce terrain que nous retrouvons l'utopie en rapport, cette fois, au monde soviétique.

### **Le PCF porteur d'utopie**

Sur le plan social ou économique, on a souvent tendance à confondre utopie et idéalisation d'un projet en cours. Il y eut, en effet, idéalisation du monde soviétique à travers les descriptions des crèches, des maisons du peuple et des fameux sanatoriums pour les travailleurs. Mais l'utopie est ailleurs. Si elle se lit dans les détails, elle est toujours globalisante et toujours à la limite du monde réel. Aussi, s'il y a utopie dans l'espace dégagé par la révolution bolchevique <sup>9</sup>, c'est dans les plans quinquennaux qu'il faut aller la chercher.

Les plans quinquennaux possèdent tous les ingrédients de l'utopie ; ils se situent à la fois dans le réel et dans le nulle part et décrivent dans le moindre détail les formes des futures unités de vie et des modes d'organisation en rapport au travail, aux études et aux loisirs. Un point vient pourtant les différencier des utopies matricielles : ils sont matériellement palpables au travers des grands chantiers et les "voyageurs" sont nombreux à déceler dans ces fondations les formes d'une société parfaite en devenir. On s'acharne alors à décrire le monde de demain tout en affirmant que ceci n'a rien à voir avec l'utopie. Prenons l'exemple de Lucien Laurat qui écrit en 1937 : "Ils [les communistes]

---

<sup>5</sup> Editions du progrès, Moscou, 1989, collection "Des siècles et des hommes", p. 108.

<sup>6</sup> Annie Tellemann, "Charles Fourier", *Almanach ouvrier et paysan*, 1972, p. 85

<sup>7</sup> *L'esprit de l'utopie*, 1918, version de 1923, revue et modifiée, rééditée chez Gallimard, Paris, 1989.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, p. 30.

<sup>9</sup> Sachant qu'entre 1918 et 1930, de nombreuses utopies écrites (de forme littéraire) furent publiées en URSS.

peuvent être aujourd'hui plus hardis dans leur description du but final, sans risque de passer pour des prophètes, des illuminés ou des utopistes. Or depuis qu'il existe un pays où le prolétariat a conquis le pouvoir politique et entrepris un gigantesque effort en vue de dompter les forces productives [...] les contours de l'organisme social nouveau se précisent." <sup>10</sup>

Ces "voyageurs" ne découvrent pas un nouveau monde ; ils vont à sa recherche en le connaissant avant même de l'avoir touché, comme ce fut le cas pour Fernand Grenier ou encore Paul Vaillant-Couturier qui écrit en 1932 : "En deux ans une ville a poussé là, les hommes ont tout construit [...] la vraie cité en fer, en chair et en pierre du prolétariat socialiste vainqueur." <sup>11</sup>

Les ouvrages sont nombreux à vouloir décrire ce qui surgit de cette bataille contre la nature, mais aussi contre les hommes. L'ouvrage d'Iline, publié en 1932, est exemplaire sur ce point <sup>12</sup> : "Sous nos yeux le travail humain est en train de créer une nouvelle nature. L'homme sillonne le continent de canaux, fait des lits nouveaux aux fleuves, perce des tunnels dans la montagne, plante des forêts, crée de nouvelles substances et de nouvelles espèces de plantes et d'animaux. Il y a de quoi s'enorgueillir." <sup>13</sup>

Rien n'est laissé au hasard ; la rationalisation par le plan préétabli est le garant du bonheur humain. Chaque ville est conçue de telle façon que le travail et le quotidien s'imbriquent de manière à concilier progrès et qualité de vie. Iline en donne un aperçu : "Le cœur des villes nouvelles ne sera pas la forteresse ou le marché, mais l'usine ou la grande centrale électrique, autour de chaque grande fabrique ou complexe de fabriques surgira la ville. Il en sera de même pour la campagne ; le blé, la viande, le lait nous les produiront dans les fabriques ; autour de ces fabriques on construira d'autres fabriques : alimentaires, minoteries, conserves, abattoirs." <sup>14</sup>

Autour de ces énormes complexes doivent également surgir des unités de vie entre ville et campagne où seule la qualité de travailleur est reconnue. Ainsi ces espaces venant enserrer le centre industriel trancheront par leur couleur, leur paix et leur gaieté : "Les chants joyeux des oiseaux et le murmure prolongé, tranquille, encourageant des arbres, voilà ce que vous entendrez dans les rues des villes au lieu du vacarme, du bruit et du fracas." <sup>15</sup>

Est ici décrite une société industrielle triomphante qui serait venue à bout des maux de l'ancienne société, en conciliant désormais progrès et bonheur humain. Mais en quoi cette description diffère-t-elle de l'utopie de Thomas More et surtout de celle fournie par Etienne Cabet d'Icaria, capitale d'Icarie ? <sup>16</sup> Nous trouvons non seulement la même rigueur dans l'organisation des quartiers et des lieux de vie et de loisirs placés dans la périphérie, en relation intime avec la nature, mais aussi la même rationalisation du centre industriel, où l'efficacité de la production et de la distribution est garante d'un confort matériel et culturel. Nous avons ici, trait pour trait, les utopies matricielles qui ont porté et qui porteront le rêve communiste, ce dernier ne pouvant fonctionner sans un minimum d'utopie, comme l'écrivait Cioran en 1960 : "La carrière réservée au communisme dépend de l'allure avec laquelle il dépensera ses réserves en utopie. Tant qu'il en possède, il tentera inévitablement toutes les sociétés qui n'en auront pas fait l'expérience ; reculant ici, avançant là, investi de vertus qu'aucune idéologie ne détient, il fera le tour du globe, se substituant aux religions défuntes ou chancelantes, et proposant partout aux foules modernes un absolu digne de leur néant." <sup>17</sup>

---

<sup>10</sup> "Le mécanisme de l'économie soviétique", *Clarté*, n° 15 (nouvelle série), novembre 1927.

<sup>11</sup> Paul Vaillant-Couturier, *Les Bâtisseurs de la vie nouvelle*, Paris, Bureau d'édition, 1932, p. 94.

<sup>12</sup> *L'épopée du travail moderne, la merveilleuse transformation de l'Union soviétique*, traduit du russe par Doccar, Editions sociales internationales, 1932. Cet ouvrage a pour mission d'imposer, en s'appuyant sur le réel de l'expérience soviétique, la suprématie du Plan sur l'économie de concurrence.

<sup>13</sup> Iline, *op. cit.*, p. 139.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p. 163.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 162.

<sup>16</sup> Cf. Yolène Dilas-Rocherieux, "Utopie et communisme, Etienne Cabet, de la théorie à la pratique", *Revue française de science politique*, n°5, octobre 1991.

<sup>17</sup> E. M. Cioran, *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, 1960, p. 160.